

SIGRÍÐUR HAGALÍN
BJÖRNSDÓTTIR

ÉRUPTIONS
AMOUR
ET AUTRES
CATACLYSMES

roman traduit de l'islandais
par Éric Boury

Gaïa

ÉRUPTIONS

AMOUR ET AUTRES CATACLYSMES

DU MÊME AUTEUR

L'ÎLE, Gaïa, 2018 ; Babel n° 1923.

LA LECTRICE DISPARUE, Gaïa, 2020 ; Babel n° 1911.

Cet ouvrage a reçu une aide à la traduction de



ICELANDIC LITERATURE CENTER

Sauf mention contraire, l'ensemble des citations présentes dans le livre sont extraites de Risques naturels en Islande. Éruptions et tremblements de terre. (Fonds d'indemnisation pour les catastrophes naturelles / Presses de l'Université d'Islande, 2013.)

Cartes pages [8-9](#), [13](#), [211](#) et [321](#)

© islandskort.is & Dynamo Reykjavík

Titre original :

Eldarnir – Ástin og aðrar hamfarir

Éditeur original :

Benedikt, Reykjavík

© Sigríður Hagalín Björnsdóttir, 2020

Publié avec l'accord de Copenhagen Literary Agency A/S, Copenhague

© ACTES SUD, 2024

Pour la traduction française

ISBN 978-2-330-18866-5

Illustration de couverture : © Elena Boils

Sigríður Hagalín Björnsdóttir

Éruptions

Amour et autres cataclysmes



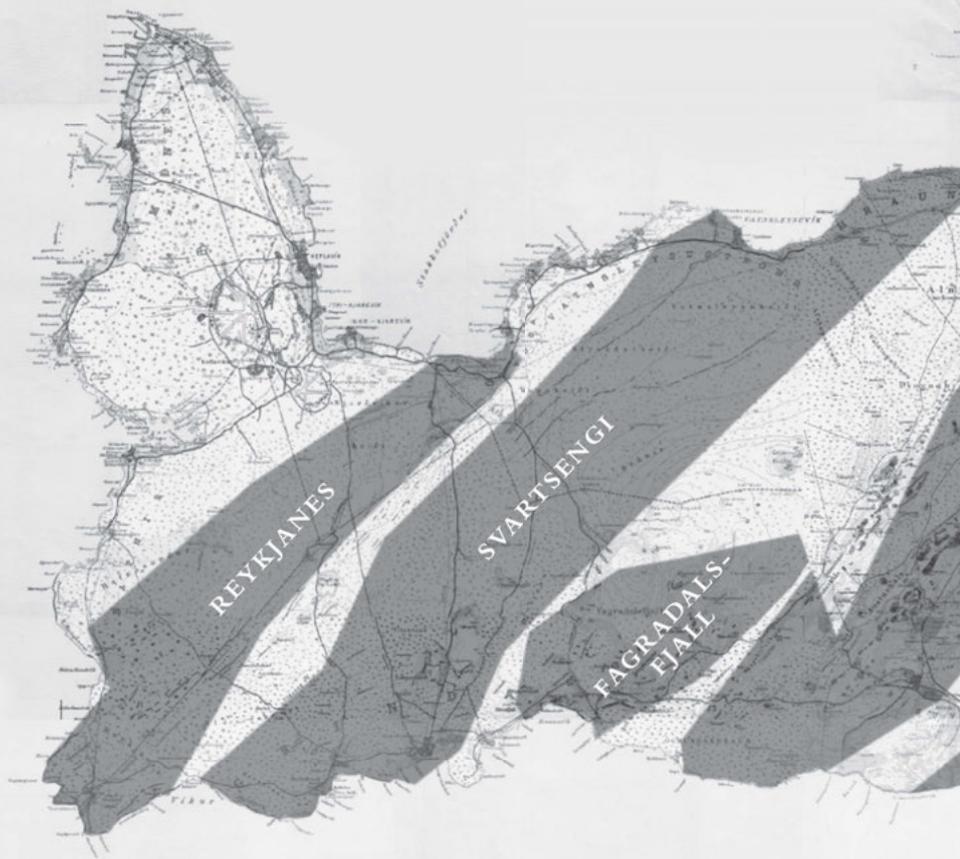
roman traduit de l'islandais
par Éric Boury

Gaïa

*On peut affirmer que la zone de fusion
du manteau terrestre où se forme le
magma rocheux est en quelque sorte
le "cœur de feu" de l'Islande.*

FREYSTEINN SIGMUNDSSON,
MAGNÚS TUMI GUÐMUNDSSON
ET SIGURÐUR STEINÞÓRSSON,
Structure interne des volcans. Risques volcaniques.

SYSTÈMES VOLCANIQUES DE LA PÉNINSULE DE REYKJANES



DORSALE
DE REYKJANES



C'est ainsi que cela s'achève.

La terre m'enveloppe, de tous ses siècles, avec ses quatre milliards et cinq cents millions d'années. Elle me comprime de tout son poids, asphyxiante, impitoyable, au rythme des battements de son cœur en fusion. C'est une loi implacable, inébranlable : le commencement de la vie et sa conclusion. Je suis en son pouvoir, tel un insecte, dans le creux de sa paume veloutée de ténèbres.

J'essaie de bouger la tête, mais elle reste immobile, j'ouvre les yeux, je les referme, ils sont emplis de nuit. Mieux vaut les garder fermés. Se concentrer sur cette activité.

Ne pas penser.

Ne pas me dire que je suis morte, que c'est ainsi quand on est mort.

Ce ne serait malgré tout pas une fin absurde. Elle résoudrait d'ailleurs pas mal de choses. Elle m'éviterait de prendre certaines décisions et me fournirait l'excuse idéale pour ne pas être forcée de regarder mes actes en face. Finies les nuits d'insomnie, finies les larmes, adieu les regrets.

Plus rien – à tout jamais, plus rien.

Par la terre je fus enfantée, à la terre je retournerai, mon esprit refuse pourtant de capituler. Il persiste dans sa rengaine obsessionnelle et apocalyptique, il me projette des images de bâtiments qui sombrent dans des failles noirâtres, chancellent un instant au bord de l'abîme ou s'affaissent de toute leur hauteur sur le côté, se couchent avec un profond soupir dans la mer de feu. Meubles, tableaux, albums photo, pianos, fours

à micro-ondes, tout cela disparaît sous une langue noire sortie d'une gueule rouge qui se déverse sur la terre et anéantit tout ce qui croise sa route, souvenirs, caresses, dessins d'enfant, tapis sur lesquels on a soigneusement passé l'aspirateur, tout cela se soumet à sa faim insatiable avant de sombrer dans les ténèbres.

C'est joli, vous ne trouvez pas ?

Ta voix résonne dans ma tête comme si tu étais à mes côtés, ton visage rayonne d'une joie et d'une fascination enfantines. Tu me souris, tu as les yeux rieurs ; mon esprit sait que ce n'est qu'une illusion, tu n'es pas là, mais mon cœur chante de joie en même temps qu'il se brise ; au moins, j'ai aimé, il m'a été donné d'aimer.

Arrête, me dis-je, cesse de ressasser tes souvenirs et ta nostalgie. Évite de respirer trop vite pour ne pas épuiser le peu d'oxygène qu'il te reste, un peu de bon sens, ma fille. C'est le moment de faire appel à ta satanée logique d'*Homo sapiens*, en quoi t'est-elle utile en ce moment ? À toi, cet animal qui se proclame doué d'intelligence et roi de la Création : tu es là, recroquevillée sur toi-même, un lombric dans le sein de la terre, un mulot sous la mousse, une boîte crânienne surdimensionnée, boursoufflée de souvenirs, d'événements et de regrets, de formules, de décimales, d'informations et de rêves, toi qui, dans ton orgueil, te croyais capable de les distinguer les uns des autres et de pouvoir embrasser le monde grâce à l'ampleur de tes connaissances. Alors qu'en fin de compte, tu n'étais même pas capable de comprendre ton propre cœur. Et ses lois élémentaires que chacun est censé connaître.

C'est ainsi que les choses s'achèvent, mais ce n'est pas ici qu'elles ont commencé.

Tout a débuté l'hiver dernier. T'en souviens-tu ?

LA DORSALE DE REYKJANES

63° 48' 56" N – 22° 42' 15" O



À bien des égards, la dorsale de Reykjanes est unique sur terre. Elle constitue une des plus longues failles divergentes de la dorsale médio-atlantique en même temps que la plus longue faille de ce type qui ne soit pas perpendiculaire à sa direction de décrochement. Elle se déploie sur une longueur de 900 kilomètres depuis la péninsule de Reykjanes jusqu'à la faille décrochante de Bight, située à 56,5 degrés nord.

On trouve un plus grand nombre de volcans sous-marins le long de cette dorsale qu'ailleurs sur la faille médio-océanique.

ÁRMANN HÖSKULDSSON,
EINAR KJARTANSSON, ÁRNI ÞÓR VÉSTEINSSON,
SIGURÐUR STEINÞÓRSSON ET ODDUR SIGURÐSSON,
Volcans sous-marins. Les volcans d'Islande.

PAVANE POUR UNE INFANTE DÉFUNTE

(SIX MOIS PLUS TÔT)

Le pôle Nord magnétique est des plus capricieux. Contrairement à son frère de l'hémisphère sud, il est instable, il est en perpétuel mouvement, il se déplace sous l'écorce terrestre dans son éternelle quête d'un sanctuaire, incapable de lutter contre sa nature vagabonde. Il entraîne dans sa course les aiguilles des boussoles depuis les îles du Nunavut au Canada et fuit vers l'est du pôle Nord géographique, apparemment en route vers la Sibérie sans que personne ne sache pourquoi, ni ne comprenne ce qu'il compte faire là-bas.

Cette énigmatique errance du pôle magnétique m'obsède dans mon demi-sommeil. Allongée, les yeux fermés, je fais semblant de dormir et pense à la houle qui agite les entrailles de la terre, au manteau qui ondule sous l'écorce tel un dragon assoupi, comme mon mari endormi qui marmonne à mon côté en se tournant, et tend la main pour la poser sur mon épaule. Nos réveils ne tarderont plus à sonner, je le sais, même si j'ai les paupières closes, je pourrais presque faire le décompte des secondes qui me séparent du moment où j'entendrai les notes de harpe sortir de son téléphone, suivies trois minutes plus tard par la sirène d'alerte de la protection civile qu'émettra le mien, assez stridente pour ressusciter les morts le jour du Jugement dernier et me sortir du lit le lundi matin. Je dors en général à poings fermés, je profite pleinement de mes nuits, mais aujourd'hui, me voilà réveillée par un rêve angoissant sur le pôle magnétique, sur le fer en fusion du noyau terrestre qui le harcèle et le pousse sans relâche vers l'est. Ces mystérieux mouvements souterrains viennent

parfois me hanter jusque dans mon sommeil, la convection mantellique et le panache qu'elle forme, cette remontée de roches anormalement chaudes sous notre pays, tous engendrés par le noyau incandescent de la planète, lequel vadrouille dans mon subconscient où il s'est installé depuis longtemps.

Mon père ne me racontait pas d'histoires pour m'endormir, ces choses-là ne sont qu'un ramassis de sornettes, disait-il avant d'ouvrir un ouvrage de géologie, d'astronomie ou sur les lois du magnétisme. Allongé à côté de moi dans mon petit lit, il lisait et il expliquait, il dessinait des schémas de strates et d'orbites, des coupes de la Terre, il me révélait les secrets les plus intimes de l'univers et de sa formation. Mon père sentait le tabac à pipe, ses grosses lunettes étaient poisseuses, il était plus âgé et semblait plus gris que les autres papas, mais il était le centre de ma vie. J'ai eu tellement peur pour lui pendant l'éruption du Hekla en 1980 que j'ai bien cru que mon cœur âgé de cinq ans allait cesser de battre. En fin de compte, il est rentré à la maison, épuisé et heureux, les cheveux pleins de sable, en m'apportant un morceau de lave.

Regarde un peu, ma petite, ce fragment de notre terre, il est flambant neuf, m'a-t-il dit en me l'offrant comme s'il s'agissait d'un présent fragile et infiniment précieux. J'avais presque peur de toucher cette pierre, j'avais l'impression que son centre était encore brûlant, mais peut-être était-elle tiède après avoir été manipulée par les grandes mains de mon père : d'un rouge violacé, de la taille d'un petit pain rond, toute hérissée d'aspérités et étrangement légère. Elle avait laissé quelques grains de sable acérés dans le creux de ma paume, je les avais frottés et léchés sur le bout de mes doigts quand papa ne me regardait pas. Ces grains avaient le goût du sang.

Le premier réveil sonne, mon mari se tourne de l'autre côté, tend le bras et fait taire le doux clapotis de la harpe. Je garde les yeux fermés, j'essaie d'étirer les trois minutes qui me restent sous la couette avant que les sirènes de la protection civile ne retentissent sur mon téléphone.

Allongés côte à côte, les yeux fermés, nous faisons semblant de dormir. Je sais qu'il est réveillé, il sait que moi aussi, ce sont là des choses qu'on devine lorsqu'on est marié depuis plusieurs décennies. Il y a pire qu'être allongés côte à côte, feignant le sommeil.

Quelques instants plus tard, il s'assied sur le bord du lit, s'étire, se lève, ouvre la porte de la chambre et va dans le couloir, la plante de ses pieds fait craquer le parquet en chêne cérusé blanc. Comment le bruit d'un pas peut-il être si familier ?

Je n'ouvre les yeux que lorsque j'entends son jet d'urine tomber dans la cuvette des toilettes, j'attends de m'habituer à la pénombre avant de tendre le bras pour attraper mon téléphone sur la table de chevet et de l'éteindre juste avant qu'il ne sonne – 07:02 –, nous sommes le 4 mars. La Météo nationale annonce un vent de nord-est entre 8 et 13 mètres par seconde, éclaircies et averses, temps de plus en plus couvert sur la côte sud au fil de la journée, on prévoit de la neige, les températures avoisineront le zéro. Nous devons prendre l'hélicoptère avant midi pour aller vérifier quelque chose. Les secousses au large du cap de Reykjanes se poursuivent, les sismomètres de l'Institut national de météorologie en ont enregistré quelques-unes d'une magnitude supérieure à 5 durant la nuit, leur épicentre se trouve à six kilomètres est-nord-est de l'îlot volcanique d'Eldey.

Cela mis à part, c'est un lundi matin tout à fait banal, je prends ma douche, j'ouvre la chambre de Salka : C'est l'heure de se réveiller, ma chérie ! Puis je lance un : Örn, allez, debout ! en tambourinant à la porte de mon fils, j'actionne la poignée, il a fermé à clef. Je frappe à nouveau, il faut qu'il soit à la fonderie pour 8 heures. Il ne donne aucun signe de vie, mais bon, il est adulte. À vingt ans passés, il serait temps qu'il apprenne à être responsable de sa personne.

Mon mari et moi allons et venons dans la maison sans nous croiser, comme deux planètes chacune sur son orbite, nous nous partageons sans un mot les tâches matinales. Il a

déjà mis en route la machine à café lorsque je descends pour presser les oranges, sortir le muesli et le yaourt liquide, il est en train d'étendre la lessive, je prépare les casse-croûte du midi pour tout le monde, nous appelons les enfants à tour de rôle pour les sortir du lit.

C'est un lundi matin tout à fait ordinaire, la radio ronronne en sourdine dans la cuisine, je tends l'oreille pour écouter les titres de 7 h 30, on ne dit pas un mot des secousses sismiques au large de la péninsule de Reykjanes. Elles font partie du quotidien et ne sont plus considérées comme des informations. Rendez-vous à 8 heures pour notre prochain bulletin, conclut le présentateur, puis vient un bref silence, suivi d'un morceau au piano, une suite d'accords doux-amers, *Pavane pour une infante défunte*. Délicate, mélancolique et d'une grande beauté, une élégie pour une enfant disparue, je ferme les yeux, envahie par cette grâce qui interrompt mes corvées matinales.

Mon mari arrive dans la cuisine, il remet une capsule dans la machine à café et appuie sur le bouton, tout le raffinement de la musique se noie dans les chuintements et les vrombissements de l'appareil.

Quoi, s'étonne-t-il, voyant mon expression. Il y a un problème ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Rien, dis-je en détournant le visage.

Enfin, allons, répond-il avec un rire. Tu pleures ? Tu pleures sur la musique de la radio ? Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

Je me contente de secouer la tête. Il me prend dans ses bras, je sais qu'il m'aime. Nous sommes mariés depuis plus de vingt ans.

Il m'embrasse, lance un au revoir aux enfants, le grand jour de la déclaration de revenus approche pour l'ensemble de la nation, il doit arriver tôt au travail, aider ses clients à mettre à l'abri leurs biens et leurs bénéfiques. Le conseil fiscal relève de l'art narratif, dit-il parfois, cette réplique qui ne manque pas de sel déclenche à coup sûr des éclats de rire dans les

fêtes et les réceptions. Ces jours-ci, à longueur de journée et de nuit, il concocte des histoires et des contes de fées destinés aux caisses de l'État.

Je tambourine une nouvelle fois à la porte d'Örn, il me semble entendre dans la chambre comme des grognements. Lorsque je redescends, Salka a pris place à la table de la cuisine, encore à moitié endormie, vêtue d'une robe d'été jaune et de collants.

Bonjour, ma chérie, dis-je en lui préparant sa cuiller à soupe de sirop d'huile de foie de morue. Il faut que tu t'habilles plus chaudement, il fait un froid de canard.

Mais je n'ai pas froid, je veux mettre cette robe, répond-elle en avalant le sirop qu'elle s'empresse aussitôt de faire passer avec du jus d'orange.

Ce n'est pas bien malin de ne pas s'habiller en fonction du temps. Comment appelle-t-on ceux qui font les choses en dépit du bon sens ?

Les crétins, murmure-t-elle.

Est-ce que nous sommes des crétins ?

Non, maman. Mais je n'ai pas froid, proteste-t-elle en versant du yaourt liquide et du muesli dans son bol, elle y ajoute comme toujours neuf myrtilles qu'elle picore ensuite l'une après l'autre, une ride de concentration entre les sourcils. Elle a huit ans, elle n'est pas très grande pour son âge, comme si son corps tenait à se conformer au rôle de la petite dernière, comme si elle essayait de freiner sa croissance.

Des pas pesants résonnent dans le couloir, mon fils Örn apparaît, jette un œil à la pendule et balance un juron. Il a enfilé sa tenue de travail, une combinaison bleu et orange, zébrée de bandes réfléchissantes jaunes en travers du torse, ses cheveux bruns en désordre, une ombre de moustache naissante.

Bonjour, monsieur ! Eh bien, quand même ! Tu ne veux pas petit-déjeuner, tu ne vas pas te raser ?

Ces propos aussi abusifs qu'intrusifs franchissent mes lèvres sans que je puisse me retenir. Il secoue la tête, il n'a pas le

temps, il est en retard. Mon beau petit garçon me dépasse d'une tête, il me dépose un baiser consciencieux sur la joue, attrape ma tasse et avale une grande gorgée de café, se brûle la langue, profère à nouveau un juron, pose sa grande main sur la tête de sa petite sœur et sème le désordre dans ses boucles brunes : À plus tard, la gamine, puis le voilà parti. Au moment où la porte se referme, je lui crie : Sois prudent ! La vieille Ford démarre en hoquetant, le bruit du moteur emplit la rue, s'éloigne et disparaît.

Allez, au travail, dis-je à Salka. Tu n'es pas censée nourrir tes rats ?

Maman, ce ne sont pas des rats, mais des dégus.

Des dégus, des rats avec une queue qui se termine en plumeau, peu importe, donne-leur à manger avant que nous partions.

Maman, je veux un chat.

Ça risque de ne pas plaire à tes rats !

Je les surveillerai.

Ma chérie, tu es allergique aux chats. Et tu dois encore apprendre à être responsable de tes dégus et à t'en occuper. Allez, on y va. Tu as ton portable, tes clefs et ton inhalateur ?

Je rince les bols et les verres avant de les ranger dans le lave-vaisselle, je passe un coup de chiffon sur la table et je remets les chaises en place. Je donne un coup de peigne à Salka pendant qu'elle se brosse les dents, j'attache ses cheveux sur le sommet de son crâne avec une barrette pour qu'ils ne retombent pas sur son visage, nos regards se croisent dans le miroir où ils partagent un petit sourire chaleureux. La tête plaquée contre ma poitrine, elle bâille confortablement. À nouveau, j'ai la gorge serrée par les larmes, je me demande vraiment ce qui m'arrive.

Allons, ma petite, dis-je en lui tapotant l'épaule, dépêche-toi, on ne traîne pas !

Dix minutes plus tard, nous sortons la Mercedes de notre garage chauffé. Je n'ai pas vraiment le temps de la déposer à

l'école, mais je le fais malgré tout, même si cela signifie que je dois affronter en route les bouchons du matin vers le quartier Ouest, vers l'université. Notre maison n'est pas spécialement bien située côté transports publics, c'est le sacrifice qu'il faut consentir pour vivre ici, au bord du lac, avec la forêt derrière nous et une vue imprenable sur les montagnes de la péninsule de Reykjanes. La délicate végétation sauvage s'étend jusque dans notre jardin, mousses, camarines noires, thym des montagnes, pensées sauvages et quelques dryades à huit pétales. Ces plantes sommeillent en ce moment, recouvertes par la neige gelée sur laquelle les phares de la voiture projettent leur faisceau froid, mais elles sont bien là, elles attendent le printemps, leurs racines blotties contre les pierres.

Mon mari était fou de joie lorsqu'il a trouvé cette maison. C'est pour toi, m'a-t-il annoncé.

Bon sang, ai-je répondu. Ce n'est pas possible, c'est beaucoup trop grand et beaucoup trop chic !

Mais sa décision était prise, c'était la maison idéale, parfaite pour la meilleure géologue du pays, a-t-il assuré.

Balivernes, ai-je protesté avant de finalement céder. J'aimais l'idée de vivre ici, entourée par ces montagnes bleues, vestiges d'antiques éruptions. Je savais que je m'y plairais, que je pourrais y travailler et me reposer, que ce paysage serait pour moi une source intarissable d'inspiration.

Il n'avait pas tort, cette maison me rend heureuse, elle me procure des satisfactions à chaque instant, même si je n'avais jamais imaginé vivre dans une telle richesse. Dans un tel luxe. Sa disposition est intelligente, les pièces lumineuses de l'étage avec vue panoramique, la partie calme dévolue aux chambres au rez-de-chaussée, à l'abri de la végétation. En rentrant en Islande après nos études, nous avons vécu dans l'appartement de mon père dans le quartier Ouest, je pensais que nous trouverions peut-être un peu plus grand après la naissance de Salka, que j'aurais peut-être la place pour me faire un petit bureau, mais je n'avais pas envisagé une chose

pareille, je n'avais jamais imaginé un tel palais, qui plus est dans ce quartier, cette partie du monde à mille lieues de mes projets. Je n'aurais pas été plus surprise s'il nous avait trouvé une maison en Australie.

Mon cher mari.

Nous voilà donc ici, dans cette banlieue chic, avec tous les avantages et inconvénients inhérents. Ma fille descend de voiture devant l'école et rejoint le groupe des enfants du quartier qui franchissent la porte du bâtiment, tous vivent dans la sécurité et l'abondance, ou presque : voyages à l'étranger, iPhone, une doudoune neuve à chaque automne, trois voitures garées devant d'imposantes villas, des parents qui récoltent la crème bien grasse filtrée par les puissantes écrémeuses de l'économie de marché, qui boivent peut-être un peu trop de vin, qui haussent parfois un peu trop le ton, la voix pâteuse et alcoolisée, mais pas chez nous. Chez nous, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Au revoir, maman, dit Salka sans même jeter un regard par-dessus son épaule, je poursuis ma route à travers la nuit, dans la tiédeur de l'habitacle, je règle l'autoradio sur la station Rondó qui diffuse du Brahms, j'ai beau essayer de me concentrer sur ma mission du jour, l'activité sismique dans les profondeurs de l'océan, mon esprit vagabonde. Les feux arrière s'étirent en un chapelet rouge et ininterrompu vers le centre-ville, la circulation est d'une lenteur inhabituelle, mais ça ne sert à rien de s'énerver, ce serait stupide de gaspiller ainsi son énergie. Pour tout dire, j'apprécie ces moments matinaux, j'aime le ronronnement agréable du moteur et la qualité du son des puissants haut-parleurs. Tout est parfaitement comme il faut, les valeurs et les chiffres qu'affichent les compteurs de l'élégant tableau de bord, l'odeur du café dans mon gobelet. Mon regard navigue entre les voitures qui m'entourent, celle qui roule à côté de moi est pleine de volutes de fumée rejetées par une vapoteuse que le conducteur tête avec frénésie. Penchée sur son téléphone, la femme qui

conduit la voiture devant lui ne prête pas attention à la circulation, elle oublie d'appuyer sur l'accélérateur pour avancer de trois ou quatre mètres, l'agacement des conducteurs qui se trouvent derrière est perceptible, le véhicule du fumeur ressemble à un dragon qui s'apprête à souffler le feu et la mort sur la voiture qui le précède. Peut-être ces gens ont-ils d'affreux secrets, peut-être leur existence est-elle sens dessus dessous. Peut-être que l'homme à la vapoteuse n'a pas le droit de voir ses enfants, peut-être que la femme rivée à son téléphone est en train d'envoyer un courrier à l'avocat qu'elle a pris pour divorcer. Peut-être attend-il d'être incarcéré parce qu'il a commis un crime terrifiant, peut-être est-elle atteinte d'un cancer au stade terminal. Les gens se débattent avec les plus incroyables situations sans qu'on puisse le deviner à leur attitude, ils continuent cependant à se rendre au travail, à faire les courses, à se brosser les dents, alors qu'on comprendrait parfaitement qu'ils passent leurs journées à gémir d'angoisse, recroquevillés dans leurs lits.

Je secoue la tête, dubitative face à mes réflexions, je quitte Brahms pour écouter le bulletin d'information. Non, en fin de compte, ces gens sont simplement de piètres conducteurs. Ça ne me ressemble pas de me plonger dans pareilles méditations, je me contente des faits. Le reste n'est que sornettes.

SOUS NOS PIEDS BAT UN CŒUR DE FEU

Les panaches mantelliques sont des mécanismes supposés propulser des matières anormalement chaudes depuis les profondeurs du manteau terrestre jusqu'en surface. Un grand nombre de théories affirment que l'un des plus puissants panaches mantelliques se trouve sous l'Islande et les limites des plaques tectoniques qui la traversent, affaiblissant ainsi la solidité de la croûte terrestre et stimulant la dérive de ces plaques (ou : la dérive océanique). D'après ces théories, c'est au panache mantellique d'Islande que notre île doit son existence.

ÖRN ÖGMUNDSSON

“La théorie du panache mantellique”,
extrait d'un recueil de textes de géologie
pour l'enseignement dans les lycées.

Reykjavík : Íþaka, 1987.

La dorsale de Reykjanes tremble depuis trois semaines. Certes, elle a toujours été en mouvement, depuis que l'écorce terrestre a commencé à se fissurer il y a 66 millions d'années, éloignant lentement la Norvège du Groenland, lesquels se sont alors mis à voguer chacun dans sa direction. Ce n'est pas en soi une nouvelle, mais ces derniers jours, les secousses autour de l'îlot volcanique d'Eldey se font plus brusques et leur épïcentre se rapproche de la terre ferme. Il n'y a là rien d'alarmant, mes collègues continuent à travailler normalement, ils fouillent dans leurs papiers, scrutent les écrans de leurs ordinateurs, passent à la cafétéria où ils discutent de la

situation en buvant leur café, prenant tout à tour appui sur leurs talons et sur la pointe des pieds puis recommençant, se perdant en “eh oui”, en “eh bien”, et il flotte dans l’air comme une impatience empreinte de gravité. Ils se taisent à mon arrivée, tous ont envie de monter dans l’hélicoptère, mais il n’y a que deux places cette fois-ci.

Adossé aux vieux éléments de cuisine, Jóhannes Rúriks-son plisse les yeux en fronçant ses sourcils grisonnants : Alors comme ça, on va faire un tour dans les airs, ma petite Anna. Tu as vraiment la bougeotte. La dorsale tremble comme elle l’a toujours fait. Exactement comme l’année dernière et l’année précédente. Bon sang, ce n’est rien du tout !

Les autres gardent le silence. Le vieux routard nous domine d’une tête et de ses larges épaules, les bras croisés dans son pull en laine islandaise élimé, il mâche son chewing-gum à la nicotine et me défie du regard. Je le toise en haussant les sourcils : ça ne peut pas faire de mal d’aller voir ce qui se passe.

C’est de l’hystérie, comme le jour où le volcan Þorbjörn vous a complètement affolés. Je crois que vous feriez mieux de mettre ce vol à profit pour aller faire un tour au Bárðarbunga et examiner l’état des caldeiras sous le glacier de Vatnajökull. Voilà mon avis ! lance-t-il.

Jóhannes sait tout comme moi qu’en ce moment c’est le calme plat au Bárðarbunga, mais il est aussi impertinent qu’un adolescent bien qu’il approche la soixantaine. J’ai dû avoir avec lui de sérieuses discussions pour tenter de régler des conflits qui l’ont opposé à ses collègues féminines et remettre les pendules à l’heure à cause de comportements dangereux sur le terrain, il s’en est bien tiré et n’a finalement écopé que d’un simple rappel à l’ordre : le jour où il a fait la une de la presse étrangère pendant l’éruption de Holuhraun en bondissant sur une plaque de roche qui flottait sur la lave en fusion et en prenant la pause avec un sourire narquois face aux photographes comme un champion de surf surgi de l’enfer.

Appelle ça de l'hystérie si tu veux, dis-je, en tout cas, aux dernières nouvelles, les sciences de la Terre ne s'appuyaient pas sur tes opinions mais sur des mesures et des relevés scientifiques.

Il faut simplement lever cet état d'alerte, il ne se passe rien d'anormal là-bas. Pas plus qu'il ne se passait quoi que ce soit au Þorbjörn à côté de Grindavík.

Je m'avance vers lui, je croise les bras et le regarde droit dans les yeux : Tu es tellement sensible, mon cher Jóí. Je me demande si la Météo nationale ne ferait pas mieux de débrancher ses instruments de mesure pour te brancher à leur place.

Nous nous fixons mutuellement, nos collègues observent et attendent. Il baisse finalement les yeux, affiche un sourire et gratouille ses cheveux gris : Je vois que madame est en forme, le matin !

Tu sais autant que moi à quel point les données sont imprécises s'agissant des secousses sismiques sur le plancher océanique, il y a peut-être une éruption sous-marine qui se prépare à deux pas d'ici sans que nous le sachions. Ça ne peut pas faire de mal d'aller survoler ce périmètre, n'est-ce pas ? Mais tu te crois sans doute plus compétent pour y aller.

La présidente du conseil d'administration de l'Institut des sciences de la Terre sort la tête dans le couloir et met un terme à notre petit duel en me demandant de venir échanger quelques mots avec elle dans son bureau. Les cheveux gris souris d'Elísabet Kaaber sont ébouriffés et son pull-over rose est maculé d'une tache de café.

Ne provoque pas les garçons, ma chère Anna, tu sais bien qu'ils ont peur de toi, dit-elle en plissant ses yeux myopes sur les relevés sismiques qu'affiche le site internet de la Météo nationale et en s'agitant sur son fauteuil. Chaque surface horizontale de son bureau est couverte de livres, de cartes, de documents, de tasses à café, de vases et de cailloux, ce chaos est le prolongement direct de sa personnalité où l'intelligence le dispute au désordre.

Honnêtement, tu crois que vous verrez quelque chose ? Ce n'est peut-être pas une bonne idée d'aller survoler la zone. Mais j'avoue que ça a l'air de chauffer, je n'ai jamais vu ça. En tout cas, pas là-bas.

Même s'il n'y a sans doute rien d'alarmant, ça ne peut pas faire de mal d'aller jeter un œil. Nous sommes en présence d'un comportement inhabituel de la dorsale, certes, elle est capable de tout, dis-je en balayant le bureau du regard avec une grimace. Sérieusement, Ebba, tu ne trouves pas que tu devrais faire un peu de rangement ? Comment parviens-tu à retrouver quoi que ce soit dans un chaos pareil ?

Ah, ne commence pas ! Mon organisation est très précise, je sais exactement à quel endroit se trouve chaque objet. La dorsale est susceptible de se mettre en mouvement n'importe quand, tout comme d'ailleurs l'ensemble de la péninsule de Reykjanes si on va par là.

Allons, allons. Pas d'affolement. Commençons par ce survol en hélicoptère, ensuite nous aviserons.

Elle hoche la tête : Le petit Eiríkur part avec toi, il y aura aussi quelques journalistes. La routine, la Radiodiffusion nationale RÚV a besoin de photos aériennes, il y aura aussi la chaîne de télé Stöð 2, le quotidien *Morgunblaðið*, et enfin, un photographe que je ne connais pas, il a un nom étranger.

Bon sang, Ebba, il s'agit d'une mission scientifique. Je secoue la tête, agacée. Nous avons autre chose à faire. Ces gens nous passent devant, ils se collent aux vitres de l'hélico et on ne voit rien du tout. Dans ces conditions, autant ne pas y aller.

Ma chère Anna, il nous faut être conciliants, soupire-t-elle en me suppliant du regard. Il faut que tu comprennes. Nous devons entretenir de bonnes relations avec les journalistes si on veut qu'ils soient dans notre camp.

J'ouvre la bouche, m'apprêtant à protester, mais elle tend un bras impérieux qui m'en dissuade.

Non, il ne s'agit pas seulement d'une question de financement et de relations publiques. Il est également important

d'entretenir la confiance qui nous lie à la nation, il faut que nos compatriotes voient en quoi consiste notre travail, qu'ils se fient aux informations que nous leur communiquons lorsque la situation devient préoccupante. Tu es l'image publique de notre Institut, tu dois donc parler à la presse.

D'accord, dis-je en soupirant. Mais je ne vais pas faire la nounou, il est exclu que je leur explique des choses élémentaires. Je veux pouvoir travailler en paix.

Elle me décoche un de ses rares sourires timides, me reconduit à la porte et me tapote l'épaule en guise d'au revoir.

Bon voyage et bonne chance, conclut-elle. Essaie d'être aimable avec eux. Et j'espère que vous ne découvrirez rien d'alarmant.

Eiríkur et moi irions sans doute plus vite à pied jusqu'à l'aéroport, mais il fait froid et je lui propose de prendre ma voiture. C'est un jeune homme d'une grande intelligence, mais au physique peu avenant, sa grosse tête carrée est surmontée d'une épaisse tignasse. Son intérêt obsessionnel pour les couches de lave du Moyen Âge sur la péninsule de Reykjanes a éclairé d'un jour nouveau les éruptions du XIII^e siècle. Il s'arrête au distributeur, s'achète un lait chocolaté et un sandwich aux crevettes sous cellophane qu'il ouvre dès qu'il est installé dans ma jeep d'une impeccable propreté. Je le fixe, il hésite, puis remballé son sandwich, visiblement contrarié.

Les journalistes sont déjà là, je connais de vue les deux caméramans de la télé et le photographe envoyé par la presse écrite, tous sont expérimentés. Une jeune fille au teint pâle et en proie à une certaine nervosité se présente à nous comme journaliste de la radio nationale. Nous avons déjà embarqué dans l'hélicoptère et attaché nos ceintures lorsqu'un cinquième passager arrive au pas de course, une sacoche de photographe à l'épaule. Il se hisse sur son siège, hors d'haleine, le sourire jusqu'aux oreilles, et met son casque audio sur ses cheveux hirsutes. Il ne semble pas s'émouvoir le moins du monde d'être arrivé juste avant le décollage.

C'est la première fois que je le vois, il me regarde, me sourit, ses lèvres bougent et ses yeux rient, sa denture est blanche et régulière, il n'est pas rasé. Je n'entends pas ce qu'il dit, ses mots se noient dans le vacarme des pales et du moteur, cet homme m'exaspère, son manque de ponctualité, sa suffisance, sa présence envahissante et gênante chargent l'appareil d'une énergie négative. Je ne daigne pas lui renvoyer son sourire, je baisse les yeux et me concentre sur la mission qui m'attend.

L'hélicoptère s'élève, oblique vers l'ouest-sud-ouest, pour traverser la péninsule de Reykjanes en direction de l'îlot d'Eldey. Le jour s'est levé sur le paysage désert, les étendues désolées autour de la capitale s'offrent à notre vue tel un schéma de l'histoire géologique des lieux. Je mets de côté mon agacement, j'ouvre mon micro et me tourne vers les passagers en leur adressant mon sourire le plus conciliant.

Suis-je censée vous embêter en vous donnant une conférence de géophysique ?

Ils hochent la tête avec enthousiasme. Je commence à leur débiter une série de faits : je leur parle de la formation de la péninsule de Reykjanes par accumulation de matière entre les deux plaques situées de part et d'autre de la dorsale médio-océanique, des montagnes de tuf qui faisaient le dos rond sous le poids de la calotte de la dernière ère glaciaire, des plus importantes coulées de lave qui sont nées après que la calotte de glace s'est retirée et que le pays a commencé à se soulever.

La péninsule est d'un point de vue géologique la partie la plus jeune de notre île, dis-je. L'être humain a été témoin d'une partie des éruptions à l'origine de ces coulées. Le grand champ de lave baptisé Húsfellsbruni et situé entre le massif de Bláfjöll et celui de Heiðmörk s'est formé en l'an 1000. Une bonne partie des coulées sur lesquelles s'est construite la ville de Hafnarfjörður est encore plus récente, par exemple, celle de Kapelluhraun, le Champ de lave de la chapelle, la langue qui descend jusqu'à la crique de Straumsvík, est apparue

en 1151. La coulée a probablement recouvert une église, ce qui explique son nom.

Le retardataire fait une observation, mais on ne l'entend pas, il tripote son casque jusqu'à parvenir à allumer le micro.

Est-ce que toute cette lave provient du même volcan ?

Non, dis-je, il n'existe pas sur la péninsule de volcan principal. Il n'y a d'ailleurs pas ici de véritable volcan comme le Hekla, le Katla ou l'Öræfajökull. Les éruptions proviennent d'un système de failles qui s'étendent depuis le cap de Reykjanes jusqu'à Svartsengi, Fagradalsfjall, Krýsuvík et jusqu'aux montagnes de Brennisteinsfjöll. Le Hengill est considéré par certains comme faisant partie de la péninsule de Reykjanes, mais c'est un volcan au sens propre qui n'a que peu à voir avec les autres systèmes qui la parsèment. Ici, les épisodes éruptifs peuvent durer des dizaines d'années et se déplacer d'un système de failles à un autre. Les dernières éruptions sur la péninsule de Reykjanes remontent au XIII^e siècle et se sont étalées sur trente ans. Certes, avec des moments de répit.

Une éruption de trente ans ? Ce devait être phénoménal !

Nous ne disposons pas de descriptions précises, mais il semble qu'elles n'aient pas fait de morts. C'étaient des éruptions de taille moyenne qui allaient et venaient, apparaissant constamment dans de nouveaux lieux. Ce type d'éruptions est appelé "feux". Les annales mentionnent d'abondantes pluies de cendres, elles décrivent des glissements de fissures, des explosions à la surface du sol et d'importants bouleversements. La végétation a eu beaucoup de mal à revenir ici plusieurs dizaines d'années après la fin de ces déchaînements. Mon collègue Eiríkur pourrait vous en dire plus, on peut voir les traces de ces événements en étudiant les couches du sol.

J'attrape une feuille froissée dans la poche en plastique de mon sac à dos et je la tends derrière moi. La jeune fille pâle de la radio nationale l'attrape et l'examine attentivement, puis la prend en photo avec son téléphone et la passe au photographe.

Eh oui, il y a eu un sacré feu d'artifice au XIII^e siècle, dis-je. Dix éruptions en trente ans. Les toponymes attestent que la population a été témoin de ces événements. Le mot *bruni* signifie *incendie* et ici, juste en dessous de nous, se trouve un lieu baptisé Háibruni, l'Incendie du Haut ou, si on veut, le Champ de lave du Haut, et là, sur la droite, vous apercevez un autre endroit qui s'appelle simplement Bruni, l'Incendie ou si on préfère, le Champ de lave. On trouve aussi dans les parages un certain nombre d'endroits dénommés Óbrennishólmur, l'Îlot épargné par les feux, ou Óbrynnishóll, la colline qui n'a pas brûlé, puisque la lave a contourné les collines et éminences du paysage. En outre, on repère facilement les endroits où des coulées plus récentes ont recouvert les anciennes, encore et encore, et c'est par ce processus d'entassement que la péninsule s'est formée.

La journaliste allume son micro : Pourquoi a-t-on construit la capitale à cet endroit sachant qu'il y avait eu toutes ces éruptions ?

Je lui réponds par un sourire.

ÉRUPTIONS HISTORIQUEMENT DATÉES* SUR LA PÉNINSULE DE REYKJANES

ANNÉE	LIEU	TYPE
1926	Eldey	sous-marine
1884	Eldey	sous-marine
1879	Geirfuglasker	sous-marine
1783	Eldeyjarboði	sous-marine

* L'Islande a été colonisée à partir de 870. (Toutes les notes sont du traducteur.)

1583	Dorsale de Reykjanes	sous-marine
1422	Dorsale de Reykjanes	sous-marine
1340	Dorsale de Reykjanes	sous-marine
1325	Trölladyngja	fissurale
1210-1240	“Feux” de Reykjaneseldar (10 coulées)	sous-marine, fissurale, phréatique
1200	Massif de Brennisteinsfjöll	fissurale
1151-1188	“Feux” de Krýsuvíkureldar (5 coulées)	fissurale
950-1000	Kristnitökueldar “Feux” de la Christianisation (6 coulées)	fissurale

Parce qu'on les avait simplement oubliées. Elles dataient d'il y a si longtemps, il s'est écoulé des siècles avant que les vieux villages et hameaux ne se transforment en une ville et que nous ne nous mettions à construire sur ces champs de lave. L'histoire humaine passe beaucoup plus vite que l'histoire géologique et nous avons la mémoire courte. Mille années représentent trente générations, mais ne sont qu'un instant, une journée, à l'échelle géologique.

Elle me regarde, les yeux écarquillés : Mais ce n'est pas risqué ?

Risqué ? Qu'est-ce qui ne l'est pas ? On risque cependant bien plus de trouver la mort dans un accident de voiture ou en se fracturant les cervicales dans sa salle de bains que de périr pendant une éruption. D'ailleurs, il y a peu de chance qu'une activité volcanique sur la péninsule représente un

véritable danger. Elle causerait sans doute pas mal de problèmes principalement dus aux mouvements de l'écorce terrestre. Des routes fissurées, des réserves en eau détruites, des lignes de courant coupées et ce genre de chose. Mais nous devons accepter ces risques si nous voulons vivre dans ce pays. Nous habitons sur un point chaud, sur une zone de fusion du manteau où se forme le magma. En l'absence de ces phénomènes géologiques, nous ne serions pas ici, ce pays n'existerait pas. Sous nos pieds bat un cœur incandescent, cela fait tout simplement partie de la vie.

C'est passionnant, dit le retardataire, le regard allumé. Toutes ces puissances créatrices frénétiques qui se manifestent à répétition et façonnent le pays. Toute cette création et cette destruction qui adviennent en même temps. Comme ce doit être exaltant de travailler là-dessus.

Je souris poliment derrière mon micro.

Les scientifiques doivent toujours s'en tenir aux faits et aux conclusions objectives. Nous n'avons pas le temps de penser à la frénésie ou à l'exaltation.

Il sourit en coin, dévoilant ses dents bien blanches.

Mère Nature, *baby* ! Elle se fiche des conclusions scientifiques, elle n'est que chaos et frénésie.

Je secoue la tête et je me concentre sur le paysage en contrebas. Quel crétin !

Nous survolons l'océan, l'îlot d'Eldey et le rocher de Geirfuglasker, l'hélicoptère frôle presque la surface de l'eau, les vagues s'aplatissent sous le vent que produisent les pales de l'hélice. Nous ne distinguons rien qui soit suspect, aucun bouillonnement, aucun changement de couleur, il n'y a rien qui indique qu'il se passe quelque chose d'inhabituel sous l'eau, nous faisons demi-tour, survolons à nouveau les champs de lave et observons en silence la ville qui approche à une vitesse étourdissante.

Trois jours plus tard, l'écorce terrestre se déchire au sud de la pointe de Reykjanestá, une fissure s'ouvre au fond de

l'océan, à deux pas de la crique de Kerlingarbás, accompagnée d'explosions assourdissantes, le panache de l'éruption s'élève à plusieurs kilomètres dans l'atmosphère et des milliers de mètres cubes de cendres retombent sur la ville de Keflavík.

Douze minutes avant l'événement, la sonnerie de mon téléphone me réveille. Il me faut quelques secondes pour comprendre le message que j'ai reçu de la Météo nationale et appréhender les informations quant à la série d'événements qui s'apprête à commencer.

Chaos et frénésie, *baby* !